

La Peste, Albert Camus  
17.12.2014

Avec « la Peste » parue le 10 juin 1947 aux éditions Gallimard, Camus a signé un grand roman qui peut être considéré comme une allégorie. En effet, quand il parle de l'épidémie, il nous entretient aussi d'un autre fléau, celui qui s'est abattu sur l'Europe de la deuxième guerre mondiale, la peste brune, nazie et de ses ravages mais aussi de la résistance à celle-ci. Il le dira d'ailleurs lui-même en 1955 dans une lettre adressée à Roland Barthes : " Le contenu évident de "La peste" est la lutte de la résistance européenne contre le nazisme."

Grand roman à la fois par la portée de son sujet mais aussi par son style clair, concis, précis et grave comme le nécessite le dramatique de la situation, le livre s'ouvre sur une description d'Oran, une ville triste et peu amène, banale, sans oiseaux, , marquée par les habitudes de ces résidents qui semblent répéter les mêmes gestes et les mêmes activités indéfiniment. Pourtant, un événement inattendu va rompre ce rythme monotone : l'arrivée de l'épidémie de peste annoncée par des rats. La ville va alors être fermée pendant mois, temps de gestation de la peste et durant lequel la population sera séparée du monde, comme recluse dans un ghetto (allusion au ghetto de Varsovie ?).

Camus choisit de se concentrer sur quelques personnages qui permettront au lecteur de s'interroger sur lui-même.

Le protagoniste, Rieux, médecin sensible et humaniste ; On apprendra à la fin – mais on s'en doutait - qu'il est aussi le narrateur de cette œuvre. Il se trouve séparé de son épouse partie se faire soigner en montagne avant la propagation de la maladie. Il y a aussi Rambert, le journaliste, venu effectuer un reportage sur les oranais, séparé lui aussi de la femme qu'il aime à cause de la fermeture de la ville et qu'il veut à tout prix retrouver. Puis Cottard, un personnage recherché par les autorités. Pour quel crime ? On ne sait pas, mais on comprend qu'il a tenté de se tuer au début de l'histoire afin d'échapper au jugement. Pour lui, être dans une ville fermée c'est être protégé, car face à la peste ses méfaits apparaissent secondaires. Et Tarrou, un idéaliste désabusé qui rédige des carnets pour essayer d'y voir plus clair. Enfin, Grand, l'employé de mairie et Paneloux le prêtre qui estime que la peste est un châtement divin qui s'est abattu sur les oranais à cause de leur manque de piété, et qui révisera ses positions au contact de Rieux et se mettra à douter. Tous ces personnages ne représentent-ils pas les résistants autour de leur chef ?

On remarquera que l'écrivain porte un regard bienveillant sur tous les « séparés », ayant vécu lui-même ce genre de situation lors du débarquement allié en Afrique du nord en 1942 qui l'éloigna de son épouse et de sa famille

pendant 2 ans. Ce qui peut paraître un peu fastidieux ce sont les mêmes scènes qui se reproduisent souvent mais il est logique qu'en relatant une épidémie certaines scènes se répètent : morts, moments de découragement, scènes de soin

... .

Le roman dérange parfois le lecteur et certains tableaux sont vraiment frappants : la mort de l'enfant, la bêtise du premier prêche de Paneloux, la lâcheté de certains hommes qui ne pensent qu'à fuir ...

Camus nous enjoint ici à réfléchir sur nous-mêmes et sur notre implication dans le monde. Tous ces hommes qui s'entraident et qui tentent parfois vainement de sauver un malade ne sont pas des héros à ses yeux mais ne font qu'exercer leur "métier d'homme" ! Tout humain, naturellement, instinctivement, se montre solidaire et courageux dans de tels instants et Camus en déduit qu'il y a davantage de bon que de mauvais en l'homme. La peste est une épidémie comme les régimes fascistes et leur propagation. D'une manière plus large elle renvoie au Mal qui est en chacun de nous si nous nous résignons aux actes entraînant la mort. Le narrateur le suggère également à la fin du roman où il nous indique que la libération de la ville n'est pas définitive. Camus invite l'homme à rester sur ses gardes et à ne pas oublier que l'on côtoie quotidiennement le bacille de la peste, c'est-à-dire l'essence du mal et qu'il ne faut jamais se résigner.